

HOMMAGE A FRANÇOIS MAURIAC



GRAND-LEBRUN

DISCOURS DE FRANCOIS MAURIAC A GRAND-LEBRUN

DISTRIBUTION DES PRIX - JUILLET 1951



Si je vous assure qu'à l'aube de ce siècle je chantais dans la chapelle de votre Collège en qualité de soliste, vous penserez sans doute qu'il n'y a que le vin de Bordeaux pour gagner à vieillir et que la voix humaine n'a pas la même chance... Pardonnez-moi de l'avoir perdue, cette voix, en cours de route, — d'une longue route et qui m'a paru si courte ! Ce que je n'ai pas perdu, c'est mon amour pour mon Collège, c'est ma fidélité à Grand-Lebrun. Pour être tout à fait sincère, à l'époque où j'étais l'un de vous, je n'avais pas conscience de cet amour. Je n'aimais pas du tout, le matin, me lever à cinq heures et demie ni attendre au coin de la rue l'omnibus que nous appelions le parcours. J'avais toujours des ennemis personnels, non sans doute dans les professeurs de sciences et de mathématiques, mais dans les chiffres, les équations et les formules qu'ils voulaient m'ingurgiter de force. Et quand je songe aux palpitations de cœur que j'avais lorsque j'entendais les paroles fatidiques : " Mauriac, au tableau ! " j'admire que mon cœur batte encore après avoir subi des émotions si rudes. C'est seulement lorsque je l'eux quitté, que je compris ce qu'un garçon de mon espèce doit à un Collège comme Grand-Lebrun.



Mais ici il faut que je distingue et que je vous donne d'abord le plan de ce petit discours. Partout ailleurs, je crois que j'aurais parlé à bâtons rompus ; mais ici, je craindrais de voir surgir la chère ombre de l'Abbé Péquignot, mon professeur de rhétorique, et qui me demanderait du même ton sévère qu'il y a un demi-siècle : " Avez-vous fait un plan ? " Eh bien ! oui, cher Monsieur l'Abbé, j'ai fait un plan pour vous faire honneur. Vous venez d'entendre l'exorde : il finit sur l'évocation de l'étrange personnage que vous étiez. Ah ! c'était de vous qu'on pouvait dire, tant vous étiez désincarné, que vous aviez un corps parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Vous avez accompli ce miracle, en dépit du bachot que nous préparions, de me faire aimer Pascal et Racine. Vous ne les avez pas seulement introduits dans ma mémoire de candidat, mais au plus secret de mon esprit et de ma chair, — ce que peut-être vous avez expié par un surcroît de purgatoire, car c'est vous en somme, pour une part non petite, qui avez fait de moi le romancier que je suis devenu et que Grand-Lebrun n'a pas toujours été très fier d'avoir couvé.



Et voici mon premier point : ce que comme écrivain je dois à mon Collège, pour le comprendre, il faut partir de cette parole si souvent citée de Saint-Beuve que les plus âgés d'entre vous ont eu peut-être, comme moi-même, à développer dans une dissertation. Je la cite de mémoire : " Tout homme porte en lui un poète mort à vingt ans ... " Etre un écrivain au sens où je le suis, de la manière dont je le suis — car il y a beaucoup d'espèces différentes d'écrivains — être écrivain à ma manière, c'est avoir eu ce bonheur que le poète, qui meurt chez la plupart des autres hommes lorsqu'ils atteignent vingt ans, ait survécu et que le vieil académicien qui s'adresse à vous en ce moment ne se sente pas très différent de ce qu'il était il y a un demi-siècle dans ces mêmes cours de récréation, sous les vieux arbres de ce vieux jardin.

Qu'un enfant, qu'un adolescent soit à son insu un poète, vive en état de poésie, c'est évidemment ce dont vous ne sauriez avoir conscience. Vous êtes poète sans le savoir. Mais vos jeux sont des drames que vous inventez, les histoires que vous racontez à vous-même et aux autres, ce monde imaginaire que vous vous créez, tout cela constitué votre œuvre de poète. Parce que l'enfance vous appartient encore, vous êtes des magiciens et vous avez tracé autour de vous un cercle enchanté. Eh bien ! c'est un fait que l'écrivain qui vous parle n'a jamais cessé de vivre à l'intérieur de ce cercle, qu'il a presque toujours cherché et trouvé le sujet de ses romans et de ses pièces dans ces époques révolues où il était l'un de vous, puis dans les années qui ont suivi immédiatement sa sortie de Grand-Lebrun, où il était encore tout imprégné de l'atmosphère magique qu'il y avait respirée et où il observait les grandes personnes avec cette lucidité, ce sens divinatoire de l'enfance qui enregistre ce que plus tard le romancier développera.

Et voilà le point précis où l'écrivain que je suis est tributaire de son Collège. L'état de poésie qu'est l'état d'enfance se trouve le plus souvent contaminé, souillé par la vie réelle, par l'horrible et dure vie des grandes personnes. Je ne pense pas de mal de l'éducation que reçoivent les petits Français dans les lycées. J'en pense même du bien, et les catholiques qui en sont sortis montrent parfois des vertus que nous n'avons pas. Mais enfin, un élève de Grand-Lebrun, du moins à l'époque où j'y ai vécu, était merveilleusement défendu, protégé contre le monde corrompu et criminel : un Collège catholique comme Grand-Lebrun, derrière ses hautes murailles sous les arbres de son parc enchanté, dans le silence de sa chapelle, préserve cette eau toute pure de l'enfance qui s'y accumule comme dans un puits très profond. Ce puits, dans lequel je ne me suis jamais interrompu de puiser, au cours de ma vie d'écrivain, n'est pas encore asséché après tant d'années.

Peut-être serez-vous étonnés de ce que je vous dis là : d'abord parce que j'imagine que Grand-Lebrun n'est plus exactement pour vous ce qu'il était pour les garçons de notre génération. Vous devez y vivre moins continûment que nous n'y vivions. Vous n'êtes plus aussi soumis que nous à la vie liturgique : nous qui, le dimanche, ne quittons le Collège qu'à trois heures, après les vêpres, qui y célébrions avec pompe toutes les fêtes, y compris celles de la Semaine Sainte et du jour de Pâques, nous qui fûmes réellement élevés in hymnis et canticis.

Mais surtout mes paroles doivent vous étonner, parce que nous ne sommes conscients du charme de l'enfance que lorsque nous ne sommes plus des enfants. Savez-vous quelle est la différence essentielle entre les enfants et les grandes personnes ? C'est que les enfants ne savent pas qu'ils mourront ; ou ils n'en ont qu'une connaissance abstraite. Si l'un de leurs camarades succombe un jour cela apparaît aux autres comme un scandale atroce, incompréhensible, comme un sombre prodige. Car la mort ne les concerne pas. Ils vivent, ils vivent intensément, plus intensément peut-être qu'ils ne vivront plus tard. Je serais même tenté de croire que la vie de Collège préfigure la vie future de chacun ; mais cette vie pour l'écolier n'entre pas dans le compte de son vrai destin. Ce fil que la Parque tranchera un jour, il n'a pas encore, croit-il, commencé à le dévider. Il n'a pas touché à son capital de vie. Tout est là encore, rien n'est joué, rien n'est risqué. L'enfant sait bien que la mort a toute une forêt de vivants à abattre avant d'arriver jusqu'à lui. Les cris de joie d'une cour de récréation l'empêchent d'entendre les coups sourds de la cognée dans la forêt humaine. Des générations de parents et de grands-parents s'interposent entre lui et le mystère terrifiant de l'éternité.

Mais à peine le seuil du collège franchi, l'adolescent commence de sentir quelque chose en lui qui se défait, qui lui échappe. Dès que l'enfant est mort en nous, le vieillissement commence. A dix-huit ans, à vingt ans, à vingt-cinq ans, j'ai été plus conscient que je vieillissais que lorsque j'en ai eu cinquante et soixante, parce qu'alors les jeux sont faits : après cinquante ans, la vieillesse est acceptée, elle est assumée. Quand j'étais un jeune homme, alors je souffrais de vieillir.

Ainsi l'enfant, préservé de la pensée de la mort, joue sa vie en quelque sorte, il la mime, sans avoir le sentiment de l'entamer et connaît un état qui serait le plus grand bonheur possible s'il pouvait en avoir conscience. Mais il n'en prend conscience que lorsqu'il est devenu un homme et qu'il peut comparer la condition de l'enfance à la condition humaine. Tant qu'on est écolier, comment devinerait-on ce qu'est la vraie vie des grandes personnes ? Je me rappelle que lorsque j'étais en classe, rue du Mirail, à l'Institution Sainte-Marie, à une époque préhistorique pour vous, avant que Grand-Lebrun existât, je me trouvais si malheureux que j'enviais les marchandes de quatre saisons que j'entendais crier : " Les petits pois verts ! " sous les fenêtres de l'étude. Le sort de n'importe quelle personne, fût-ce celui du mendiant aveugle du coin de la rue, me paraissait plus enviable que le mien, puisqu'il ne l'obligeait pas à aller en classe. Mais lorsque nous sommes devenus des hommes et que nous nous sentons entraînés, roulés vers l'abîme par un mouvement qui s'accélère d'année en année, alors nous comprenons qu'au Collège nous étions heureux, mais que nous ne le savions pas. Nous ne le savions pas, mais nous accumulions en nous un trésor de sensations, d'impressions, de sentiments, d'une miraculeuse fraîcheur que c'est le don de l'artiste de retrouver plus tard au dedans de lui et de rendre et d'exprimer sans que rien s'en soit altéré ni perdu. Vous comprenez maintenant quelle dette j'ai contractée et ce que l'écrivain que je suis doit à Grand-Lebrun.

Nous ne savions pas que nous étions heureux, disais-je ... Et voilà ce qui m'amène à mon second point : nous avons appris vous et moi au Collège à nous faire de la vie une autre idée que celle qui consiste à n'y chercher que le bonheur ou plutôt à confondre le bonheur avec le plaisir. Car pour le bonheur, il faut que Dieu nous pardonne, vous ne pensez qu'à cela, et moi-même je n'ai jamais rien cherché d'autre. Nous tous tant que nous sommes nous n'aspirons qu'à être heureux, Et comment Dieu nous en voudrait-il, puisque c'est lui qui nous a mis au cœur cet instinct du bonheur qui fait que même au déclin de la vie, après tant de deuils, tant de raisons d'être inconsolable, il arrive que nous nous éveillions encore le cœur débordant d'une joie mystérieuse, oui, après soixante ans de vie, écoutant à l'aube chanter le merle avec la même émotion que lorsque nous ouvrions des yeux éblouis dans notre lit d'écolier, un matin de grandes vacances. Cet enchantement ne peut pas nous tromper ; il est impossible que nous ne soyons pas faits pour le bonheur. Et pourtant, tout ce que nous connaissons de la vie, tout ce qui nous a accablés nous-mêmes, tout ce qui a accablé les êtres que nous aimons depuis que nous sommes au monde, toutes les catastrophes de l'Histoire auxquelles les hommes de mon âge sont stupéfaits d'avoir survécu, semblent contredire cette secrète et invincible joie. Mais voici où j'en voulais venir : de cette énigme, Grand-Lebrun, quand j'avais votre âge, m'avait déjà donné le mot. Pas seulement Grand-Lebrun, bien sûr, mais aussi la famille, car le Collège, la famille, quand nous sommes enfants, ne constituent pas deux univers étrangers. L'un est le prolongement de l'autre. Nous finissions à la lumière de la lampe, sous le regard de notre mère, le devoir que nous avions commencé à l'étude, — ou plutôt que nous aurions dû commencer durant cette longue étude du soir qui n'existe peut-être plus pour les demi-pensionnaires d'aujourd'hui, que j'aimais tellement, où je faisais mille choses qui n'étaient presque jamais ma version latine : c'était déjà des vers, un roman, mon journal que je rédigeais. Ma vie d'écolier à Grand-Lebrun et ma vie d'enfant heureux auprès de ma mère et de mes frères, composaient une unique symphonie, où revenait sans cesse le mot, le mot de l'énigme qui a valu pour le petit garçon rêveur que j'étais et qui vaut encore pour le vieil écrivain qui vous parle ce matin, le mot qui résout la contradiction entre notre appétit de bonheur, entre cette joie dont je déborde encore aujourd'hui et toutes les déceptions, toutes les séparations, toutes les misères d'une pauvre vie d'homme, ce mot qui est un nom, — un nom qu'il faudrait ne prononcer qu'à genoux et qu'à voix basse, lorsque l'on n'est pas un homme consacré, un nom qu'il vaut mieux ne pas prononcer du tout, mais seulement redire dans le silence de son cœur : le nom qui est au-dessus de tout nom. C'est lui qui, dès le départ, a orienté notre marche et malgré tant d'arrêts et de chutes, c'est lui qui l'oriente encore, depuis notre enfance, depuis ce matin radieux de mai où autour de l'autel de notre Première Communion, d'invisibles ailes palpaient.

J'ignore dans quelle mesure les courants d'idées, les mots d'ordre des milieux intellectuels de Paris atteignent les garçons d'un collège bordelais. Les plus âgés d'entre vous savent peut-être que pour beaucoup de jeunes hommes d'aujourd'hui, l'absurdité du monde est un dogme qui ne se discute pas. Rassurez-vous : nous n'allons pas faire de philosophie. Les classes sont finies et les vacances sont déjà commencées. Je vous rappellerai simplement ce que j'ai appris il y a un demi-siècle et ce que vous apprenez vous-même aujourd'hui : la vie n'est pas absurde, s'il est vrai qu'elle est tragique. La vie a un sens, une direction, la vie a un but. Nous avons été créés par l'amour et le plus humble d'entre nous, le plus chétif, le plus démuné, sait qu'il est l'œuvre de l'éternel amour. Nous avons appris que la nature est blessée, que nous naissons avec cette blessure, mais que Celui dont le nom est au-dessus de tout nom a pris sur lui les conséquences de cette blessure ; nous savons qu'il demeure en nous si nous ne l'en chassons pas, pour donner un sens à nos épreuves, une valeur à chaque larme que nous versons, un prix infini à chaque goutte de sang qui nous sera peut-être demandée ; et comme il a vaincu la mort, nous avons la certitude qu'il nous aidera à la vaincre nous aussi et que nous ne serons pas seuls dans ce passage redoutable. Il est écrit dans l'Apocalypse : " Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! "

Il nous a appris aussi que nous ne l'aimons pas si nous n'aimons pas nos frères. Et ici je me permettrai de faire une seule critique, non certes aux maîtres qui m'ont élevé, mais à l'atmosphère qui était celle, il y a cinquante ans, d'un garçon bordelais élève de Grand-Lebrun. Nous habitions un petit monde qui avait ses lois, ses préséances, ses hiérarchies, un petit monde où le confort spirituel n'était que le prolongement de la vie aisée et large que nous menions. Il était un certain nombre de problèmes que nous ne nous posions guère. Ceux qui ont faim et soif de justice et que le seigneur a appelés bienheureux, sans doute en existait-il dans le Bordeaux de mon enfance ; ce que je puis simplement attester, c'est que je ne les connaissais pas.

Sur ce chapitre-là et sur quelques autres, je préfère l'époque où nous sommes, si tragique qu'elle ait été, à celle de mon enfance. L'Eglise, surtout en France, ne se trouve plus solidaire d'un certain ordre, d'une certaine classe. Que les mœurs soient corrompues, qu'elles soient pires qu'autrefois, c'est possible, je n'en jurerais pas. Mais le pharisaïsme est en baisse. Ce que nos yeux ont vu dépasse en horreur tout ce qu'ont pu raconter les romanciers, même celui qui vous parle et qu'on accusait autrefois de ne peindre que des monstres : monstres bien anodins au prix de ceux qui se sont manifestés dans notre Europe chrétienne au cours de la plus récente histoire. L'homme a plus de courage aujourd'hui qu'il n'en avait dans ma jeunesse pour se regarder en face tel qu'il est ... parce qu'il ne peut plus faire semblant d'ignorer ce qu'il est. Mais ceci est une digression et il me semble entendre le cher Abbé Péquignot qui me reproche de m'écarter du plan que je m'étais tracé au départ. Je reviens donc à Grand-Lebrun. Vous me direz que je n'ai pas à y revenir, puisque j'y suis déjà. Mais c'est à un autre Grand-Lebrun que je pense. Le Grand-Lebrun qui, depuis un demi-siècle, vit au dedans de moi et qui est tellement différent de celui où nous sommes réunis en ce moment. Marcel Proust a noté que les lieux que nous avons connus n'appartiennent pas seulement au monde de l'espace où nous les situons pour plus de facilité, que les maisons,

les routes, les avenues sont fugitives, hélas ! comme les années. Les collègues aussi sont fugitifs, et quand nous revenons dans le nôtre après un demi-siècle, ce n'est tout de même plus lui que nous retrouvons. Comme des vagues successives, des générations et des générations d'enfants sont venus recouvrir les bancs des études, des milliers de petites têtes ébouriffées se sont inclinées sur les pupitres, chaque mois de mai a ramené des premières communions et suscité des pactes secrets entre l'enfance éphémère de l'homme et l'éternelle enfance de Dieu. Et moi, à travers ces vagues d'écoliers qui n'existent plus, je suis comme un nageur exténué qui s'épuise à retrouver celle qui portait autrefois mes camarades, mes amis ! Je voudrais les ramener à terre ... Ah ! comme ils sont peu nombreux à survivre ! Mais ce ne serait rien ... Comme ils sont peu nombreux à avoir vécu, eux qui avaient été choisis pour l'holocauste de la Grande Guerre dévoratrice !

*

Lorsque je regarde ces photographies que l'on faisait de nos classes, combien en est-il de ces garçons des années 1900 qui tombèrent dans les premiers combats d'août 1914 : Henri Jouanne, Georges Monier, Henri Raffin, Etienne Lacaze ... ! Combien d'autres ! Ce n'est pas moi, c'est mon ami André Lacaze qui devrait ce matin vous parler d'eux, lui qui a été leur compagnon et qui les a aidés à mourir.

Ce n'est pas pour assombrir ce jour de fête, chers enfants, que j'évoque ces garçons de Grand-Lebrun, ces rhétoriciens de l'Abbé Péquignot qui ont donné leur vie, c'est au contraire pour vous rappeler que l'espérance, dans ce monde sanglant où vous êtes nés, est une vertu théologale et qu'il faut la pratiquer comme une vertu. Durant les ténèbres de l'occupation, lorsque nous songions aux morts de la guerre de 14, il nous venait cette pensée atroce : " Ils sont morts pour rien ... " Eh bien ! non, vous voyez : c'est Grand-Lebrun encore, la distribution des prix à Grand-Lebrun. Ils sont morts pour que la France continue, et la France continue. Non, ils ne sont pas morts pour rien. Ne croyez pas surtout que je veuille vous payer de propos optimistes et consolants. Je vous le répète : il n'est pas aujourd'hui de vertu d'une pratique plus difficile que l'espérance. Même des garçons de votre âge le savent, eux qui ont vu une nouvelle invasion — et quelle invasion ! — recouvrir les charniers de 14-18 et leurs frères tomber peut-être aux lieux-mêmes où leurs pères s'étaient battus et avaient été ensevelis. Mais vous êtes là, jeunes vivants ; tout est donc sauvé puisque vous êtes là. Vous transmettez à ceux qui ne sont pas nés encore le secret de la mort et de la vie que de génération en génération les enfants de Bordeaux viennent apprendre moins dans les classes de ce Collège peut-être que sous ses vieux arbres et que dans sa chapelle. Car si excellents que soient vos maîtres, le programme des études demeure le même dans toutes les écoles de France : l'enseignement que vous recevez ici, ce n'est pas cela qui est irremplaçable. Mais ce que murmurent à votre oreille les cimes tourmentées du parc, cette plainte à laquelle vous ne prêtez guère d'attention aujourd'hui,

vous la réentendrez plus tard, dans bien des années, quand vous aurez atteint mon âge ; vous l'écoutez au dedans de vous, cette voix de votre enfance heureuse et bénie. Et dans ce crépuscule d'une vie, sentant votre âme ardente en vous comme étaient celles des deux disciples, sur le chemin d'Emmaüs, vous vous souviendrez que cet homme et que ce Dieu, votre compagnon durant le pèlerinage de la terre, vous le connaissiez déjà, vous l'aimiez déjà, avant même d'avoir commencé à vivre, lorsque vos maîtres vous parlaient de lui, dans la chapelle de Grand-Lebrun.



Au lendemain de la Distribution des Prix, F. Mauriac écrivait :

" ... Que le Christ-Jésus comble de son amour le cher Collège et qu'il nous réunisse tous à jamais contre son cœur dans un Grand-Lebrun éternel ... "



François MAURIAC entra à l'Ecole dirigée par les MARIANISTES rue du Mirail le 7 octobre 1892. Il avait 7 ans. En octobre 1897, il rejoignait ses trois frères à Grand-Lebrun. Il y resta jusqu'au 21 juillet 1903.

FRANÇOIS MAURIAC VU PAR UN CAMARADE DE CLASSE

François Mauriac n'a pas caché sa dette envers notre chère Ecole Sainte-Marie ; les éléments de sa reconnaissance et de la nôtre sont épars dans toute son œuvre. S'il ne nous a point appris à l'aimer, il nous a du moins fait mieux sentir pourquoi nous l'aimons, et il a su discerner, dans certains replis de notre conscience, les raisons les plus persuasives d'un tel amour. Après avoir lu " Commencements d'une vie ", par exemple, nous savons pour jamais d'où se projette l'ombre qui rafraîchit toute notre vie. Nous y voyons se dessiner les lignes, les contours mêmes de ces murs derrière lesquels, pendant les années de notre adolescence, nos ambitions, nos pensées, nos passions naissantes se sont abritées.

L'Ecole Sainte-Marie doit ainsi à Mauriac la gratitude affectueuse que nous donnons à ceux par qui notre véritable valeur nous fut révélée.

C'est en Huitième, à la rentrée de Pâques, au cours d'une composition de calcul, que je connus pour la première fois ce jeune François qui, dans les " Commencements d'une vie ", se trouve décrit sans complaisance. Le romancier qui fut si peu indulgent pour les disgrâces des hommes, ne s'est pas épargné lui-même. Ce que je me rappelle du petit François Mauriac de dix ans ne ressemble guère à l'image qu'il a cruellement tracée. Je fus attiré, jusqu'à ne pouvoir cesser de le regarder, par ce visage de prédestiné.

Plus tard se noua entre nous une de ces amitiés qui naissent d'une communauté de curiosités passionnées et aussi d'obscures et tumultueuses appréhensions devant la vie.

Mauriac était un bon élève, sage, rarement puni, capable de préparer avec soin des compositions ou des examens qui ne lui ont jamais paru négligeables. Il détestait qu'on lût les poèmes qu'il écrivait en cachette. Il n'attendait de gloire que des dissertations, ou même des versions et des thèmes. On ne peut dire qu'il fut ardent au jeu. Il était de ces élèves qui craignent de faire violemment usage de leur corps. Les gesticulations leur semblent défavorables à la culture des sentiments délicats et à l'élaboration des idées. Rien de clair ne peut monter des fonds troublés ; et les mouvements violents troublent certaines âmes jusque dans leurs profondeurs. A la chapelle, il était un jeune chrétien inégal, tiède ou passionnément dévot, tour à tour. Durant les longues cérémonies de la Semaine Sainte, il m'a souvent paru, au milieu de ses camarades, comme un flot de ferveur au milieu des lagunes.

Il aimait tous ses maîtres, dont les sacrifices et le dévouement lui semblaient alors la chose la plus incompréhensible du monde. Il fut particulièrement attaché à notre Directeur, M. Bernard, si bienveillant et si avisé, à M. Arnould, qui était pour nous comme un frère aîné. Mieux qu'aucun autre, il reçut, dès les débuts de la classe de Première, le choc d'une révélation. M. Péquignot nous donnait, en guise de leçons, des exemples vivants. Il était, devant nos jeunes intelligences à peine éveillées, une intelligence mûrie faisant, à chaque leçon, l'ascension de quelque sublime idée. Au lieu de nous enseigner des jugements tout faits, il nous apprenait à juger nous-mêmes. Dans son rayonnement, nous découvriions, au fond de nos âmes, un être ignoré de nous jusque-là, une pensée qui nous semblait naître, parce qu'elle s'exerçait sérieusement pour la première fois.

Quand il quitta Grand-Lebrun, Mauriac n'y avait pas seulement étudié, il y avait formé son cœur. Si la vie de collège est irremplaçable, c'est qu'elle rapproche des êtres jeunes, leur offrant mille occasions d'entrer en rapports, en discussion, de se renseigner ou de se faire souffrir les uns les autres. Cette vie n'est ennuyeuse que pour les êtres que la vie ennuiera toujours, et qui ne la supporteront qu'à la condition de s'en distraire, je veux dire d'éviter d'y rien comprendre. Entre mille autres, telle est bien, d'ailleurs, la plus sûre et la plus ordinaire façon de manquer sa vie. Les autres s'étonneront jusqu'à la fin, de retrouver, aux âges divers, les expériences du Collège agrandies et, selon les cas, enrichies ou simplifiées. On dit que le Collège aide à comprendre la vie. Disons plutôt que la vie constitue un inépuisable commentaire du Collège. Elle nous ramène, à tout instant, vers ces années d'apprentissage, comme on remonte un fleuve jusqu'à sa source, afin d'en mieux comprendre le débit et la direction. On a parfois reproché à Mauriac d'opérer trop souvent un semblable retour à ses origines. Aujourd'hui qu'il est académicien, les plus acerbes critiques de jadis ne lui reprochent même plus cela. Un tel reproche m'a toujours paru tendre à nous refuser le droit de nous expliquer à nous-mêmes comment il a pu nous arriver de devenir ce que nous sommes ...

Au lendemain de son élection à l'Académie Française, il m'écrivait qu'elle était l'élection de tous ceux qui avaient enrichi ou formé son âme. Avec lui, nous pouvons donc écrire que Bordeaux et Grand-Lebrun sont entrés à l'Académie. Qu'apportent-ils donc, sous la Coupole célèbre, tous ensemble ?

Un des maîtres que nous aimions, et dont nous pleurons la récente mort, M. Timmel, disait un jour à Mauriac, je m'en souviens : " Avant tout, François, vous êtes un poète ". Dans ces paroles qui me hantent, gît le secret de cette préférence que les jeunes accordent à notre ami. Mauriac est aujourd'hui l'un de nos grands poètes. Il l'est dans ses vers. Il l'est mieux encore dans sa prose. Un poète, qu'est-ce donc ? Avant tout, peut-être, une âme qui saisit la signification humaine des choses qui paraissent d'abord

n'être pas humaines. Un pays, une ville, un jardin, une maison de campagne, ont, pour le poète, une valeur passionnelle et contiennent des sentiments, ou même des pensées. Vigny lui-même, qui a senti tragiquement l'indifférence ou l'inconscience de la nature à notre égard, parle de l'univers avec des accents d'amant trompé ou méconnu. L'œuvre de Mauriac, ainsi que la plupart des œuvres poétiques, incorpore nos cœurs humains, leurs misères, leurs joies, leurs drames intimes, aux pays, aux forêts, aux landes, aux maisons ; elle nous montre des âmes toutes semblables aux nôtres surgissant de l'ombre des rues mal alignées des vieilles villes. Nous savons bien ce que pourront nous opposer les victimes de cette récente mode qu'on a décorée du nom de " poésie pure ". Paul Valéry est certes un grand poète. Mais notre âme chrétienne et gasconne cherche surtout, dans ses poèmes, les témoignages de la secrète harmonie des cœurs humains et des choses. Mauriac est un grand détecteur de ces harmonies. Il a découvert dans la nature des résonances morales insoupçonnées. Et il a su éclairer, au fond de nos âmes, dans nos dispositions et nos passions, les complicités multiples par lesquelles nous adhérons aux choses autant qu'à nous-mêmes. Pour faire comme tout le monde, il lui arrive bien de dire que les êtres sont distants les uns des autres et séparés. Mais, au fond de lui-même, il est trop poète et, sans doute aussi, trop métaphysicien pour le croire. On retire de son œuvre un invincible sentiment de la connexion intime de tout ce qui vit.

Et c'est pourquoi il a si douloureusement souffert de se juger à distance de l'Etre avec lequel il nous importe le plus de nous entendre et de nous confondre. Il ne vécut sans doute pas un jour sans l'appeler, comme on réclame une indispensable présence. Il a enfin compris que cet Etre, depuis longtemps, ou même depuis toujours, se tenait tout près, souriant de certaines misères comme il nous arrive de sourire après avoir grondé un enfant. Mauriac ne s'est point converti, car il n'en avait pas besoin. Il a, un certain jour, mieux compris qu'à son insu, Dieu seul avait animé toute son œuvre et toute sa vie.

En même temps, il a mieux saisi tout ce dont notre cher Grand-Lebrun avait su, pour jamais, enrichir son cœur.

Chanoine André LCAZE,
Musicien, Philosophe, Théologien.